

① Il faut, en outre, considérer que, parmi les désirs, les uns sont naturels, les autres vains, et que, parmi les désirs naturels, les uns sont nécessaires, les autres naturels seulement. Parmi les désirs nécessaires, les uns sont pour le bonheur, les autres pour l'absence de souffrances du corps, les autres pour la vie même. En effet, une étude de ces désirs qui ne fasse pas fausse route, sait rapporter tout choix et tout refus à la santé du corps et à l'absence de troubles de l'âme, puisque c'est là la fin de la vie bienheureuse. Car c'est pour cela que nous faisons tout : afin de ne pas souffrir et de n'être pas troublés.

EPICURE
Lettre à Ménécée

② Celui dont les désirs ont atteint leur terme ne peut pas davantage vivre que celui chez qui les sensations et les imaginations sont arrêtées. La félicité est une continuelle marche en avant du désir, d'un objet à un autre, la saisie du premier n'étant encore que la route qui mène au second. La cause en est que l'objet du désir de l'homme n'est pas de jouir une seule fois et pendant un seul instant, mais de rendre à jamais sûre la route de son désir futur. Aussi les actions volontaires et les inclinations de tous les hommes ne tendent-elles pas seulement à leur procurer, mais aussi à leur assurer une vie satisfaite. Elles diffèrent des passions chez les divers individus, et, pour une autre part, de la différence touchant la connaissance ou l'opinion qu'a chacun des causes qui produisent l'effet désiré. Aussi, je mets au premier rang, à titre d'inclination générale de toute l'humanité, un désir perpétuel et sans trêve d'acquérir pouvoir après pouvoir, désir qui ne cesse qu'à la mort. La cause n'en est pas toujours qu'on espère un plaisir plus intense que celui qu'on a déjà réussi à atteindre, ou qu'on ne peut pas se contenter d'un pouvoir modéré : mais plutôt qu'on ne peut pas rendre sûrs, sinon en en acquérant davantage, le pouvoir et les moyens dont dépend le bien-être qu'on possède présentement.

HOBBS

③ Comparons l'âme aux forces réunies d'un attelage ailé et d'un cocher. Les coursiers et les cochers des dieux sont tous excellents et d'une excellente origine ; mais les autres sont bien mélangés. Chez nous autres hommes, par exemple, le cocher dirige l'attelage, mais des coursiers l'un est beau et bon et d'une origine excellente, l'autre est d'une origine différente et bien différent : d'où il suit que chez nous l'attelage est pénible et difficile à guider.

PLATON
Phèdre, 246a-b

④

Qu'est-ce que le moi ? Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants ; si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir ? Non ; car il ne pense pas à moi en particulier ; mais celui qui aime quelqu'un à cause de sa beauté, l'aime-t-il ? Non : car la petite vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus. Et si on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aime-t-on ? Moi ? Non, car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi-même. Où est donc ce moi, s'il n'est ni dans le corps, ni dans l'âme ? Et comment aimer le corps ou l'âme, sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait le moi, puisqu'elles sont périssables ? Car aimerait-on la substance de l'âme d'une personne, abstraitement, et quelques qualités qui y fussent ? Cela ne se peut, et serait injuste. On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités. Qu'on ne se moque donc plus de ceux qui se font honorer pour des charges et des offices, car on n'aime personne que pour des qualités empruntées.

PASCAL
Les Pensées. Laf 688, Sel. 567.

⑤ Quand Aphrodite naquit, les dieux célébrèrent un festin, tous les dieux, y compris Poros, fils de Mêtis. Le dîner fini, Pénia, voulant profiter de la bonne chère ; se présenta pour mendier et se tint près de la porte. Or Poros, enivré de nectar, car il n'y avait car encore de vin, sortit dans le jardin de Zeus, et, alourdi par l'ivresse, il s'endormit. Alors Pénia, poussée par l'indigence, eut l'idée de mettre à profit l'occasion, pour avoir un enfant de Poros : elle se coucha près de lui, et conçut l'Amour. Aussi l'Amour devint-il le compagnon et le serviteur d'Aphrodite, parce qu'il fut engendré au jour de naissance de la déesse, et parce qu'il est naturellement amoureux du beau, et qu'Aphrodite est belle. Etant fils de Poros et de Pénia, l'Amour en a reçu certains caractères en partage. D'abord il est toujours pauvre, et loin d'être délicat et beau comme on se l'imagine généralement, il est dur, sec, sans souliers, sans domicile ; sans avoir jamais d'autre lit que la terre, sans couverture, il dort en plein air, près des portes et dans les rues ; il tient de sa mère, et l'indigence est son éternelle compagne. D'un autre côté, suivant le naturel de son père, il est toujours à la piste de ce qui est beau et bon ; Il est brave, résolu, ardent, excellent chasseur, artisan de ruses toujours nouvelles, amateur de science, plein de ressources, passant sa vie à philosopher, habile sorcier, magicien et sophiste. Il n'est par nature ni immortel ni mortel ; mais dans la même journée, tantôt il est florissant et plein de vie, tant qu'il est dans l'abondance, tantôt il meurt, puis renaît, grâce au naturel qu'il tient de son père. Ce qu'il acquiert lui échappe sans cesse, de sorte qu'il n'est jamais ni dans l'indigence, ni dans l'opulence et qu'il tient de même le milieu entre la science et l'ignorance, et voici pourquoi. Aucun des dieux ne philosophe et

ne désire devenir savant, car il l'est; et, en général, si l'on est savant, on ne philosophe pas; les ignorants non plus ne philosophent pas et ne désirent pas devenir savants; car l'ignorance a précisément ceci de fâcheux que, n'ayant ni beauté, ni bonté, ni science, on s'en croit suffisamment pourvu. Or, quand on ne croit pas manquer d'une chose, on ne la désire pas. Je demandai : Quels sont donc, Diotime, ceux qui philosophent, si ce ne sont ni les savants ni les ignorants? – Un enfant même, répondit-elle, comprendrait tout de suite que ce sont ceux qui sont entre les deux, et l'Amour est de ceux-là. En effet, la science compte parmi les plus belles choses; or l'Amour est l'amour des belles choses; il est donc nécessaire que l'Amour soit philosophe, et, s'il est philosophe, qu'il tienne le milieu entre le savant et l'ignorant; et la cause en est dans son origine, car il est fils d'un père savant et plein de ressources, mais d'une mère sans science ni ressources. Voilà, mon cher Socrate, quelle est la nature du démon. Quant à la façon dont tu te représentais l'Amour, ton cas n'a rien d'étonnant; tu t'imaginais, si je puis le conjecturer de tes paroles, que l'Amour est l'objet aimé et non le sujet aimant: voilà pourquoi, je pense, tu te le figurais si beau; et, en effet, ce qui est aimable, c'est ce qui est réellement beau délicat, parfait et bienheureux; mais ce qui aime a un tout autre caractère, celui que je viens d'exposer

PLATON
Banquet

6 Jadis notre nature n'était pas ce qu'elle est actuellement. D'abord il y avait trois espèces d'hommes, et non deux comme aujourd'hui: le mâle, la femelle, et en plus de ces deux-là, une troisième composée des deux autres; le nom seul en reste aujourd'hui, l'espèce a disparu. c'était l'espèce androgyne qui avait la forme et le nom des deux autres, dont elle était formée. De plus chaque homme était de forme ronde sur une seule tête, quatre oreilles, deux organes de la génération, et tout le reste à l'avenant. (...) Ils étaient aussi d'une force et d'une vigueur extraordinaire, et comme ils étaient d'un grand courage, ils attaquèrent les dieux et (...) tentèrent d'escalader le ciel (...) Alors Zeus délibéra avec les autres dieux sur le parti à prendre. Le cas était embarrassant; ils ne pouvaient se décider à tuer les hommes et à détruire la race humaine à coups de tonnerre, comme ils avaient tué les géants; car c'était mettre fin aux hommages et au culte que les hommes leur rendaient; d'un autre côté, ils ne pouvaient plus tolérer leur impudence. Enfin, Zeus ayant trouvé, non sans difficulté, une solution, (...) il coupa les hommes en deux. Or, quand le corps eut été ainsi divisé, chacun, regrettant sa moitié, allait à elle; et s'embrassant et s'enlaçant les uns les autres avec le désir de se fondre ensemble (...) C'est de ce moment que date l'amour inné des êtres humains les uns pour les autres: l'amour recompose l'ancienne nature, s'efforce de fondre deux êtres en un seul, et de guérir la nature

humaine. (...) Notre espèce ne saurait être heureuse qu'à une condition, c'est de réaliser son désir amoureux, de rencontrer chacun l'être qui est notre moitié, et de revenir ainsi à notre nature première.

PLATON

Le banquet, Discours d'Aristophane, 189d

7 Déjà en considérant la nature brute, nous avons reconnu pour son essence intime l'effort, un effort continu, sans but, sans repos; mais chez la bête et chez l'homme, la même vérité éclate bien plus évidemment. Vouloir, s'efforcer, voilà tout leur être: c'est comme une soif inextinguible. Or tout vouloir a pour principe un besoin, un manque, donc une douleur: c'est par nature, nécessairement, qu'ils doivent devenir la proie de la douleur. Mais que la volonté vienne à manquer d'objet, qu'une prompte satisfaction vienne à lui enlever tout motif de désirer, et les voilà tombés dans un vide épouvantable, dans l'ennui: leur nature, leur existence leur pèse d'un poids intolérable. La vie donc oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui: ce sont là les deux éléments dont elle est faite, en somme. De là ce fait bien significatif par son étrangeté même: les hommes ayant placé toutes les douleurs, toutes les souffrances dans l'enfer, pour remplir le ciel n'ont plus trouvé que l'ennui. [...] Entre les désirs et leurs réalisations s'écoule toute la vie humaine. Le désir, de sa nature, est souffrance; la satisfaction engendre bien vite la satiété: le but était illusoire: la possession lui enlève son attrait; le désir renaît sous une forme nouvelle, et avec lui le besoin: sinon, c'est le dégoût, le vide, l'ennui, ennemis plus rudes encore que le besoin. – Quand le désir et la satisfaction se suivent à des intervalles qui ne sont ni trop longs, ni trop courts, la souffrance, résultat commun de l'un et de l'autre, descend à son minimum: et c'est là la plus heureuse vie.

SCHOPENHAUER

Le Monde comme volonté et comme représentation, Livre IV, §57

8 Je considère comme la règle suprême de toute sagesse dans la vie la proposition énoncée par Aristote dans sa Morale à Nicomaque (VII, 12): Le sage poursuit l'absence de douleur et non le plaisir. La vérité de cette sentence repose sur ce que tout plaisir et tout bonheur sont de nature négative, la douleur par contre de nature positive. J'ai développé et prouvé cette thèse dans mon ouvrage principal, vol. I, § 58. Je veux cependant l'expliquer encore par un fait d'observation journalière. Quand notre corps tout entier est sain et intact, sauf une petite place blessée ou douloureuse, la conscience cesse de percevoir la santé du tout; l'attention se dirige tout entière sur la douleur de la partie lésée, et le plaisir, déterminé par le sentiment total de l'existence, s'efface. De même, quand toutes nos affaires marchent à notre gré, sauf une seule qui va à rencontre, c'est celle-ci, fût-elle

de minime importance, qui nous trotte constamment par la cervelle, c'est sur elle que se reporte toujours notre pensée et rarement sur les autres choses, plus importantes, qui marchent à notre souhait. Dans les deux cas, c'est la volonté qui est lésée, la première fois telle qu'elle s'objective dans l'organisme, la seconde fois dans les efforts de l'homme ; nous voyons, dans les deux cas, que sa satisfaction n'agit jamais que négativement, et que, par conséquent, elle n'est pas éprouvée directement du tout ; c'est tout au plus par voie réflexe qu'elle arrive à la conscience. Ce qu'il y a de positif au contraire, c'est l'empêchement de la volonté, lequel se manifeste directement aussi. Tout plaisir consiste à supprimer cet empêchement, à s'en affranchir, et ne saurait être, par conséquent, que de courte durée.

SCHOPENHAUER

Extraits des Aphorismes sur la sagesse dans la vie

9 Tout vouloir procède d'un besoin, c'est-à-dire d'une privation, c'est-à-dire d'une *souffrance*. La satisfaction y met fin ; mais pour un désir qui est satisfait, dix au moins sont contrariés ; de plus, le désir est long, et ses exigences tendent à l'infini ; la satisfaction est courte, et elle est parcimonieusement mesurée. Mais ce contentement suprême n'est lui-même qu'apparent ; le désir satisfait fait place aussitôt à un nouveau désir : le premier est une déception reconnue, le second est une déception non encore reconnue. La satisfaction d'aucun souhait ne peut procurer de contentement durable et inaltérable. C'est comme l'aumône qu'on jette à un mendiant : elle lui sauve aujourd'hui la vie pour prolonger sa misère jusqu'à demain. — *Tant que notre conscience est remplie par notre volonté, tant que nous sommes asservis à l'impulsion du désir, aux espérances et aux craintes continuelles qu'il fait naître, tant que nous sommes sujets du vouloir, il n'y a pour nous ni bonheur durable, ni repos.* Poursuivre ou fuir, craindre le malheur ou chercher la jouissance, c'est en réalité tout un ; l'inquiétude d'une volonté toujours exigeante, sous quelque forme qu'elle se manifeste, emplit et trouble sans cesse la conscience ; or sans repos le véritable bonheur est impossible. Ainsi le sujet du vouloir *ressemble à Ixion attaché sur une roue qui ne cesse de tourner ; aux Danaïdes qui puisent toujours pour emplir leur tonneau, à Tantale éternellement altéré.*

SCHOPENHAUER

Le Monde comme volonté et comme représentation, §38

10 Mais tout plaisir veut l'éternité Veut la profonde, profonde éternité !

NIETZSCHE

Ainsi parlait Zarathoustra, IV, La chanson ivre,

12

11

Toute conscience humaine désire l'éternité.

ALQUIÉ

Le Désir d'éternité, p.10

12

Du point de vue de la pulsion, seul compte le but : se satisfaire. Seul le but, seule la zone érogène. Et c'est ainsi que l'objet en lui-même se révèle interchangeable. Mais la satisfaction, cependant, reste toujours imparfaite, partielle, approximative (Freud, 1915, p. 168). L'écart, dû au refoulement et à l'après coup, s'accompagne d'une ouverture de l'espace de la pensée, qui permet un décollement de l'éprouvé de la jouissance. En son absence, toute tension psychique est abolie par son immédiate éconduction. La satisfaction doit donc être retardée pour que la vie psychique s'établisse : par le délai, du délai, naît le travail de la pensée et de la culture.

JOUBERT (MARTIN)

Un corps de rêve, Revue Française de Psychanalyse 2010/1, *La satisfaction*, pages 181-198.

13

Mais ce qui selon la nature est beau et juste, c'est ce que j'ai la franchise de te dire à présent : que celui qui veut vivre droitement sa vie, doit, d'une part, laisser les passions qui sont les siennes être les plus grandes possibles, et ne point les mutiler ; être capable, d'autre part, de mettre au service de ces passions, qui sont aussi grandes que possible, les forces de son énergie et de son intelligence ; bref, donner à chaque désir qui pourra lui venir la plénitude des satisfactions. Mais c'est, je pense, ce qui n'est pas possible à la plupart des hommes. Voilà pourquoi ils blâment les gens de cette trempe ; la honte les pousse à dissimuler leur propre impuissance. Ils disent donc de la licence que c'est une vilaine chose, réduisant en esclavage, tout ainsi que je le disais précédemment, les hommes qui selon la nature valent davantage et, impuissants eux-même à procurer à leurs plaisirs un plein assouvissement, ils vantent une sage modération et la justice : effet de leur manque de virilité ! Oui, en effet, pour ceux qui ont eu l'avantage ou d'être fils de rois ou d'avoir été capables, par les ressources de leur propre naturel, de se procurer une autorité quelconque, soit tyrannie, soit souveraineté, pour ces hommes qu'y aurait-il véritablement de plus laid et de plus mal qu'une sage modération ?

PLATON

Gorgias, 491e-492b

14

Être, ou ne pas être, c'est là la question. Y a-t-il plus de noblesse d'âme à subir la fronde et les flèches de la fortune outrageante, ou bien à s'armer contre une mer de douleurs et à l'arrêter par une révolte ? Mourir... Dormir, rien de plus... Et dire que par ce sommeil nous mettons fin aux maux du cœur et aux mille tortures naturelles qui sont le legs de la chair : c'est là un dénouement qu'on doit souhaiter avec ferveur. Mourir... Dormir, dormir !

10 Peut-être rêver ! Oui, là est l'embarras. Car quels rêves
peut-il nous venir dans ce sommeil de la mort, quand
nous sommes débarrassés de l'étreinte de cette vie ?
Voilà qui doit nous arrêter. C'est cette réflexion-là qui
15 nous vaut la calamité d'une si longue existence. Qui, en
effet, voudrait supporter les flagellations, et les dédains
du monde, l'injure de l'oppresseur, l'humiliation de la
pauvreté, les angoisses de l'amour méprisé, les lenteurs
de la loi, l'insolence du pouvoir, et les rebuffades que le
mérite résigné reçoit d'hommes indignes, s'il pouvait en
être quitte avec un simple poinçon ? Qui voudrait porter
20 ces fardeaux, grogner et suer sous une vie accablante, si
la crainte de quelque chose après la mort, de cette région
inexplorée, d'où nul voyageur ne revient, ne troublait la
volonté, et ne nous faisait supporter les maux que nous
avons par peur de nous lancer dans ceux que nous ne
25 connaissons pas ? Ainsi la conscience fait de nous tous
des lâches ; ainsi les couleurs natives de la résolution
blémissent sous les pâles reflets de la pensée ; ainsi les
entreprises les plus énergiques et les plus importantes se
détournent de leur cours, à cette idée, et perdent le nom
30 d'action...

SHAKESPEARE
Hamlet, Acte III, scène 1

15 Nous désirons une chose parce qu'elle nous
semble bonne, plutôt qu'elle ne nous semble bonne parce
que nous la désirons : le principe, c'est la pensée.

ARISTOTE
Métaphysique, XII, 7

16 L'Âme, en tant qu'elle a des idées claires et
distinctes, et aussi en tant qu'elle a des idées confuses,
s'efforce de persévérer dans son être pour une durée
indéfinie et a conscience de son effort. DÉMONSTRATION
5 L'essence de l'Âme est constituée par des idées
adéquates et des inadéquates (comme nous l'avons mon-
tré dans la Prop. 3) ; par suite (Prop. 7), elle s'efforce
de persévérer dans son être en tant qu'elle a les unes
et aussi en tant qu'elle a les autres ; et cela (Prop. 8)
10 pour une durée indéfinie. Puisque, d'ailleurs, l'Âme
(Prop. 23, p. II), par les idées des affections du Corps, a
nécessairement conscience d'elle-même, elle a (Prop. 7)
conscience de son effort. C.Q.F.D. SCOLIE Cet effort,
quand il se rapporte à l'Âme seule, est appelé Volonté ;
15 mais, quand il se rapporte à la fois à l'Âme et au Corps,
est appelé Appétit l'appétit n'est par là rien d'autre que
l'essence même de l'homme, de la nature de laquelle suit
nécessairement ce qui sert à sa conservation ; et l'homme
est ainsi déterminé à le faire. De plus, il n'y a nulle
20 différence entre l'Appétit et le Désir, sinon que le Désir
se rapporte généralement aux hommes, en tant qu'ils ont
conscience de leurs appétits et peut, pour cette raison,
se définir ainsi : le Désir est l'Appétit avec conscience
de lui-même. Il est donc établi par tout cela que nous
25 ne nous efforçons à rien, ne voulons, n'appétons ni ne

désirons aucune chose, parce que nous la jugeons bonne ;
mais, au contraire, nous jugeons qu'une chose est bonne
parce que nous nous efforçons vers elle, la voulons,
appétons et désirons

SPINOZA
Éthique III — proposition 9

17 Un être vivant veut avant tout déployer sa force.
La vie même est volonté de puissance, et l'instinct de
conservation n'en est qu'une conséquence indirecte et
des plus fréquentes. – Bref, ici comme partout, gardons-
5 nous des principes téléologiques superflus, tels que l'instinct
de conservation (nous le devons à l'inconséquence
de Spinoza).

NIETZSCHE
Par-delà bien et mal, § 13

18 Vivre, c'est essentiellement dépouiller, blesser, do-
miner ce qui est étranger et plus faible, l'opprimer, lui
imposer durement sa propre forme, l'englober et au
moins, au mieux, l'exploiter (...). Tout corps (...) devra
5 être une volonté de puissance, il voudra croître, s'étendre,
accaparer, dominer, non pas par moralité ou immoralité,
mais parce qu'il vit et que la vie est volonté de puissance.

NIETZSCHE
Par-delà bien et mal, § 259

19 Vouloir se conserver soi-même est l'expression
d'une situation de détresse, d'une restriction de la véri-
table pulsion fondamentale de la vie, qui tend à l'expansion
de puissance et assez souvent, dans cette volonté,
5 elle remet en cause et sacrifie la conservation de soi.
Que l'on considère comme symptomatique que certains
philosophes, comme par exemple le phtisique Spinoza,
aient vu, aient dû voir précisément dans la soi-disant
pulsion de conservation de soi l'élément décisif : –
10 c'étaient justement des hommes en situation de détresse.
(...) La lutte pour la vie n'est qu'une exception, une
restriction momentanée de la volonté de vivre ; la grande
et la petite lutte tournent partout autour de la prépon-
dérance, de la croissance, du développement et de la
15 puissance, conformément à la volonté de puissance qui
est précisément volonté de vie.

NIETZSCHE
Le Gai savoir, § 349

20 C'est par l'activité [des passions] que notre raison
se perfectionne ; nous ne cherchons à connaître que parce
que nous désirons de jouir, et il n'est pas possible de
concevoir pourquoi celui qui n'aurait ni désirs ni craintes
5 se donnerait la peine de raisonner. Les passions, à leur
tour, tirent leur origine de nos besoins, et leur progrès de
nos connaissances ; car on ne peut désirer ou craindre les

choses que sur les idées qu'on en peut avoir, ou par la simple impulsion de la nature.

ROUSSEAU

Discours sur l'origine de l'inégalité

21

Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère, et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme
5 avide et borné, fait pour tout vouloir et peu obtenir, a reçu du ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il désire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent et sensible, qui le lui livre en quelque sorte, et pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce,
10 le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparaît devant l'objet même ; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur ; on ne se figure point ce qu'on voit ; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède, l'illusion cesse où commence la jouissance. Le
15 pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité et tel est le néant des choses humaines, qu'hors l'Être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

ROUSSEAU

La Nouvelle Héloïse

22

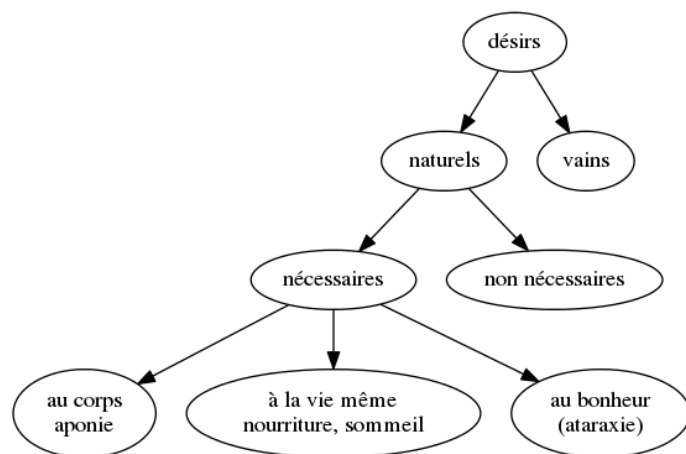
Aux mines de sel de Salzbourg, on jette, dans les profondeurs abandonnées de la mine, un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver ; deux ou trois mois après on le retire couvert de cristallisations brillantes : les plus petites
5 branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants, mobiles et éblouissants ; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif. Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente
10 la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections. (...) Ce phénomène, que je me permets d'appeler la cristallisation, vient de la nature qui nous commande d'avoir du plaisir et qui nous envoie le sang au cerveau, du sentiment que les plaisirs augmentent avec les perfec-
15 tions de l'objet aimé, et de l'idée : elle est à moi.

STENDHAL

De l'Amour, I, 2, p. 34-35

23

Socrate — Suppose qu'il y ait deux hommes qui possèdent, chacun, un grand nombre de tonneaux. Les tonneaux de l'un sont sains, remplis de vin, de miel, de lait, et cet homme a encore bien d'autres tonneaux,
5 remplis de toutes sortes de choses. Chaque tonneau est donc plein de ces denrées liquides qui sont rares, difficiles à recueillir et qu'on n'obtient qu'au terme de maints travaux pénibles. Mais, au moins, une fois que cet homme a rempli ses tonneaux, il n'a plus à y verser
10 quoi que ce soit ni à s'occuper d'eux ; au contraire, quand il pense à ses tonneaux, il est tranquille. L'autre homme,



Classification des désirs chez Épicure

quant à lui, serait aussi capable de se procurer ce genre de denrées, même si elles sont difficiles à recueillir, mais comme ses récipients sont percés et fêlés, il serait forcé de les remplir sans cesse, jour et nuit, en s'infligeant les plus pénibles peines. Alors, regarde bien, si ces deux hommes représentent chacun une manière de vivre, de laquelle des deux dis-tu qu'elle est la plus heureuse ? (...)
15 Calliclès — Tu ne me convaincs pas Socrate. Car l'homme dont tu parles, celui qui a fait le plein en lui-même et en ses tonneaux, n'a plus aucun plaisir (... S'i)l a fait le plein il n'éprouve plus joie ni peine. Au contraire, la vie de plaisir est celle où l'on verse et l'on reverse autant qu'on peut dans son tonneau. (...) ce dont je parle,
20 c'est de vivre dans la jouissance, d'éprouver toutes les formes de désirs et de les assouvir — voilà, c'est cela, la vie heureuse !

PLATON

Gorgias, 493d-494d

24

Les enfants vivent sous l'empire du désir, et c'est surtout chez eux que l'on rencontre la recherche de l'agréable. Si donc on ne rend pas l'enfant docile et soumis à l'autorité, il ira fort loin dans cette voie : car
5 dans un être sans raison, la recherche de l'agréable est insatiable et s'alimente de tout, et l'exercice même du désir renforce la tendance innée ; et si ces désirs sont grands et forts, ils vont jusqu'à chasser le raisonnement. Aussi doivent-ils être modérés et en petit nombre et n'être
10 jamais en conflit avec la raison. Et c'est là ce que nous appelons un caractère docile et maîtrisé. Et de même que l'enfant doit vivre en se conformant aux prescriptions de son gouverneur, ainsi la partie désirante de l'âme doit-elle se conformer à la raison. C'est pourquoi il faut que
15 la partie désirante de l'homme modéré soit en harmonie avec la raison, car pour ces deux facultés le bien est le but visé, et l'homme modéré a le désir des choses qu'on doit rechercher, de la manière dont elles doivent l'être et au moment convenable, ce qui est également la façon dont la raison l'ordonne.

ARISTOTE

Ethique à Nicomaque

25 Souviens-toi donc de ceci : si tu crois soumis à ta volonté ce qui est, par nature, esclave d'autrui, si tu crois que dépend de toi ce qui dépend d'un autre, tu te sentiras entravé, tu gémiras, tu auras l'âme inquiète, tu t'en prendras aux dieux et aux hommes. Mais si tu penses que seul dépend de toi ce qui dépend de toi, que dépend d'autrui ce qui réellement dépend d'autrui, tu ne te sentiras jamais contraint à agir, jamais entravé dans ton action, tu ne t'en prendras à personne, tu n'accuseras personne, tu ne feras aucun acte qui ne soit volontaire ; nul ne pourra te léser, nul ne sera ton ennemi, car aucun malheur ne pourra t'atteindre.

EPICTETE
Manuel, I, 1

26 Ma troisième maxime était de toujours tâcher plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs que l'ordre du monde et généralement, de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir que nos pensées, en sorte qu'après que nous avons fait notre mieux touchant les choses qui nous sont extérieures, tout ce qui manque de nous réussir est, au regard de nous, absolument impossible. Et ceci me semblait être suffisant pour m'empêcher de rien désirer à l'avenir que je n'acquiesce, et ainsi pour me rendre content. Car notre volonté ne se portant naturellement à désirer que les choses que notre entendement lui représente en quelque façon comme possibles, il est certain que, si nous considérons tous les biens qui sont hors de nous comme également éloignés de notre pouvoir nous n'aurons pas plus de regret de manquer de ceux qui semblent être dus à notre naissance lorsque nous en serons privés sans notre faute, que nous avons de ne posséder pas les royaumes de la Chine ou de Mexique ; et que faisant, comme on dit, de nécessité vertu, nous ne désirerons pas davantage d'être sains, étant malades ou d'être libres, étant en prison, que nous faisons maintenant d'avoir des corps d'une matière aussi peu corrompible que les diamants ou des ailes pour voler comme les oiseaux.

DESCARTES
Discours de la méthode, III

27 Dans les siècles de foi, on place le but final de la vie après la vie.

(...)

Les religions donnent l'habitude générale de se comporter en vue de l'avenir. En ceci elles ne sont pas moins utiles au bonheur de cette vie qu'à la félicité de l'autre. C'est un de leurs plus grands côtés politiques.

Mais, à mesure que les lumières de la foi s'obscurcissent, la vue des hommes se resserre, et l'on dirait que chaque jour l'objet des actions humaines leur paraît plus proche. (...) Aussitôt qu'ils ont perdu l'usage de placer leur principales espérances à long terme, ils sont naturellement portés à vouloir réaliser sans retard leurs

moindres désirs, et il semble que du moment où ils désespèrent de vivre une éternité, ils sont disposés à agir comme s'ils ne devaient exister qu'un seul jour.

Dans les siècles d'incrédulité, il est donc toujours à craindre que les hommes ne se livrent sans cesse au hasard journalier de leurs désirs et que, renonçant entièrement à obtenir ce qui ne peut s'acquérir sans de longs efforts, ils ne fondent rien de grand, de paisible et de durable.

TOCQUEVILLE
De la démocratie en Amérique, livre II chapitre XXXIV (1840)

28 Nulle part le prestige individuel d'un chef et le prestige de son clan ne sont plus liés à la dépense, et à l'exactitude à rendre usurairement les dons acceptés, de façon à transformer en obligés ceux qui vous ont obligé (...). Le principe de l'antagonisme et de rivalité fonde tout. Le statut politique des individus, dans les confréries et dans les clans, les rangs de toute sorte s'obtiennent par la « guerre de propriété » comme par la guerre, ou par la chance, ou par l'héritage, par l'alliance et le mariage. Mais tout est conçu comme si c'était une « lutte de richesse ».

MAUSS
Sociologie et anthropologie, p. 200.

29 Dans tous les désirs que nous avons observés, il n'y avait pas seulement un objet et un sujet, il y avait un troisième terme, le rival, auquel on pourrait essayer, pour une fois, de donner la primauté. (...) Le sujet désire l'objet parce que le rival lui-même le désire. En désirant tel ou tel objet, le rival le désigne au sujet comme désirable. Le rival est le modèle du sujet, non pas tant sur le plan superficiel des façons d'être, des idées, etc., que sur le plan plus essentiel du désir. Une fois que ses besoins primordiaux sont satisfaits, et parfois même avant, l'homme désire intensément, mais il ne sait pas exactement quoi, car c'est l'être qu'il désire, un être dont il se sent privé et dont quelqu'un d'autre lui paraît pourvu. Le sujet attend de cet autre qu'il lui dise ce qu'il faut désirer, pour acquérir cet être. Si le modèle, déjà doté, semble-t-il, d'un être supérieur désire quelque chose, il ne peut s'agir que d'un objet capable de conférer une plénitude d'être encore plus totale. Ce n'est pas par des paroles, c'est par son propre désir que le modèle désigne au sujet l'objet suprêmement désirable. Nous revenons à une idée ancienne mais dont les implications sont peut-être méconnues ; le désir est essentiellement mimétique, il se calque sur un désir modèle ; il élit le même objet que ce modèle. Le mimétisme du désir enfantin est universellement reconnu. Le désir adulte n'est en rien différent, à ceci près que l'adulte, en particulier dans notre contexte culturel, a honte, le plus souvent, de se modeler sur autrui ; il a peur de révéler son manque d'être. Il se déclare hautement satisfait de

lui-même ; il se présente en modèle aux autres ; chacun va répétant : « Imitiez-moi » afin de dissimuler sa propre imitation. Deux désirs qui convergent sur le même objet se font mutuellement obstacle. Toute *mimesis* portant sur le désir débouche automatiquement sur le conflit

GIRARD (RENÉ)

La Violence et le Sacré (1972), Éd. Grasset, 1972, pp. 216-217.

30 En observant les hommes autour de nous, on s'aperçoit vite que le désir mimétique, ou imitation désirante, domine aussi bien nos gestes les plus infimes que l'essentiel de nos vies, le choix d'une épouse, celui d'une carrière, le sens que nous donnons à l'existence. Ce qu'on nomme désir ou passion n'est pas mimétique, imitatif accidentellement ou de temps à autre, mais tout le temps. Loin d'être ce qu'il y a de plus nôtre, notre désir vient d'autrui. Il est éminemment social... L'imitation joue un rôle important chez les mammifères supérieurs, notamment chez nos plus proches parents, les grands singes ; elle se fait plus puissante encore chez les hommes et c'est la raison principale pour laquelle nous sommes plus intelligents et aussi plus combatifs, plus violents que tous les mammifères. L'imitation, c'est l'intelligence humaine dans ce qu'elle a de plus dynamique ; c'est ce qui dépasse l'animalité, donc, mais c'est ce qui nous fait perdre l'équilibre animal et peut nous faire tomber très au-dessous de ceux qu'on appelait naguère « nos frères inférieurs ». Dès que nous désirons ce que désire un modèle assez proche de nous dans le temps et dans l'espace, pour que l'objet convoité par lui passe à notre portée, nous nous efforçons de lui enlever cet objet et la rivalité entre lui et nous est inévitable. C'est la rivalité mimétique. Elle peut atteindre un niveau d'intensité extraordinaire. Elle est responsable de la fréquence et de l'intensité des conflits humains, mais chose étrange, personne ne parle jamais d'elle. Elle fait tout pour se dissimuler, même aux yeux des principaux intéressés, et généralement elle réussit.

GIRARD (RENÉ)

Celui par qui le scandale arrive, pp 18-19.

31 Toutes les sociétés humaines sans exception ont tendance à se détraquer sous l'effet de leur violence interne. Lorsque cela se produit, elles disposent d'un moyen de rétablissement qui leur échappe à elles-mêmes et que l'anthropologie n'a jamais découvert, la convergence spontanée, mimétique de toute la communauté contre une victime unique, le « bouc émissaire » originel sur lequel toutes les haines se déchargent sans se répandre catastrophiquement aux alentours, sans détruire la communauté.

GIRARD (RENÉ)

Celui par qui le scandale arrive, pp 61-62.

32 Les mythes débutent presque toujours par un état de désordre extrême. (...) Toujours et partout on peut

résumer la situation initiale en termes d'une crise qui fait peser sur la communauté et son système culturel une menace de destruction totale. Cette crise est presque toujours résolue par la violence et celle-ci même si elle n'est pas collective a des résonances collectives. (...) Au paroxysme de la crise, la violence unanime se déclenche. Dans beaucoup de mythes qui nous paraissent les plus archaïques et qui, à mon avis, le sont effectivement, l'unanimité violente se présente comme une ruée en masse plus suggérée que vraiment décrite et qui se retrouve, très évidente, manifeste, dans les rituels. Ceux-ci visiblement reproduisent, nous soupçonnons déjà pourquoi, la violence unanime et réconciliatrice du mécanisme victimaire. Le protagoniste dans les mythes archaïques, c'est la communauté entière transformée en foule violente. Se croyant menacée par un individu isolé, fréquemment un étranger, elle massacre spontanément le visiteur. On retrouve ce type de violence en pleine Grèce classique, dans le culte sinistre de Dionysos. Les agresseurs se précipitent comme un seul homme sur leur victime. L'hystérie collective est telle qu'ils se conduisent, littéralement, comme des bêtes de proie. Ils réussissent à déchirer cette victime, ils la déchiquettent littéralement avec leurs mains, avec leurs ongles, avec leurs dents comme si la colère ou la peur décuplait leur force physique. Parfois, ils dévorent le cadavre. Pour désigner cette violence soudaine, convulsive, ce pur phénomène de foule, la langue française n'a pas de terme propre. Le mot qui nous monte aux lèvres est un américanisme, *lynchage*.

GIRARD (RENÉ)

Je vois Satan tomber comme l'éclair, Grasset 1999.